

## Où trouver le temps de faire de l'art quand on passe la majeure partie de notre temps devant des écrans?

*Et s'il fallait, pour contrer notre essoufflement collectif,  
réimaginer notre relation avec les nouvelles technologies  
et le monde qui nous entoure?*

Folco<sup>1</sup>

C'est la question que j'ai posée à mes étudiants en art au cégep lors de la pandémie (2020). Mes élèves occupent pour la plupart un emploi alimentaire et sont parallèlement à temps complet pour leurs études (8 cours/ semaine). Ils passent en moyenne neuf heures par jour les yeux rivés sur un appareil<sup>2</sup> à naviguer sur les réseaux sociaux, à socialiser, à écouter des films et des vidéoclips en ligne en plus de réaliser leurs travaux. Vu leur horaire chargé, il reste très peu d'heures de sommeil et de temps à accorder à leurs recherches-crédation. Par conséquent, leurs productions artistiques s'en trouvent nettement négligées ou délaissées en cours de route.

Depuis quelques années, j'observe une dégradation de la qualité des concepts artistiques de mes étudiants. Par manque de temps, la plupart des jeunes consacrent de moins en moins d'effort à l'imagination<sup>3</sup>, c'est-à-dire à dévouer de l'énergie, de l'ingéniosité et de la patience pour bâtir des projets signifiants pour eux. Avec la génération Z, tout doit se faire rapidement avec le moins d'acharnement possible. Provenant d'une culture nord-américaine, un certain nombre d'élèves produisent des oeuvres à la suite d'idées primaires (concepts non approfondis). Ce qu'ils demandent, c'est la note de passage. D'autres étudiants vont développer des compositions plus poussées jusqu'à un certain point avant de stagner dans leur élan artistique. Par manque d'effort ou de vouloir, ils en demeurent là, insatisfaits de leur travail, puisqu'ils n'osent pas demander de l'aide ni la validation de la qualité de leurs travaux. Le mince pourcentage d'étudiants qui reste se distingue des autres en soutenant un effort permanent. Ces étudiants semblent plus stimulés par la découverte et entrevoient l'effort comme quelque chose d'agréable contrairement à leurs collègues où l'effort est perçu comme un fardeau. Comment donner le désir de persévérer, de développer leur imagination et leur créativité à travers l'art ?

Malheureusement, dans bien des cas, les jeunes qui mettent peu d'énergie dans leurs travaux consacrent une grande partie de leur temps sur leurs machines sophistiquées en classe malgré des avertissements à répétition du professeur. Aujourd'hui, le cellulaire est le nouveau LSD<sup>4</sup>. Ils sont si souvent rivés devant leurs appareils qu'ils sont désintéressés de focaliser plus de quelques secondes sur des sujets académiques. Dans une étude canadienne menée par Thomas Edison, ce dernier déclare que « la capacité d'attention des humains est devenue inférieure à celle d'un poisson rouge »<sup>5</sup> qui est estimé à neuf secondes. Cette affirmation qu'elle soit vraie ou fausse révèle que nous sommes tellement soumis à un zapping incessant que nous avons de la difficulté

---

<sup>1</sup> Jonathan Durand Folco (2019). L'autre connexion (p. 127). Dans *Écrans verts*. Montréal : Beside.

<sup>2</sup> Mark Mann (2019). Une marche en forêt (p. 76). Dans *Écrans verts*. Montréal : Beside.

<sup>3</sup> Alejandro Jodorowski (2019). Psychomagie. Paris : Éd. Albin Michel

<sup>4</sup> Dans les années 1970, Stewart Brand déclarait « Computer is the new LSD ». Matthieu Dugal (2019). ASMR (p. 93). Dans *Écrans verts*. Montréal : Beside.

<sup>5</sup> Jean-françois Dortier (2017). La concentration : du poisson rouge à Thomas Edison. Dans *Sciences humaines*, n 298. Consulté le 11 juillet 2021 : ([scienceshumaines.com/la-concentration-du-poisson-rouge-a-thomas-edison\\_fr\\_38907.html](http://scienceshumaines.com/la-concentration-du-poisson-rouge-a-thomas-edison_fr_38907.html)).

à nous concentrer. Dans mes classes, il est courant d'observer qu'un nombre important d'élèves regardent d'un oeil leurs séries sur Netflix tout en travaillant sur leurs projets en dessin. Sans gêne et sans se cacher, ce besoin de dispersion, de fuir la réalité, de s'égarer volontairement pour ne pas avoir à affronter la solitude, le calme et le temps me bouleverse. Mes collègues du cégep rencontrent des problématiques comparables dans leurs classes, car ils sont en présence d'étudiants qui sont là physiquement sans y être tout à fait mentalement. Avec les nombreuses notifications qu'ils reçoivent, ils se détournent de ce qu'ils sont venus inculquer au collège, c'est-à-dire se consacrer pleinement à ce qu'ils aiment : faire de la création. Si mon cours de dessin était une application cellulaire, mes élèves auraient-ils plus de temps pour réaliser leurs projets ?



Artiste Rajnik Patel

Il serait pertinent que la Fédération des cégeps développe un algorithme qui entraîne un mouvement de déconnexion sur tous les campus du Québec. Cette stratégie pourrait combattre la crise de l'attention que nous vivons, car nos étudiants n'ont jamais été aussi distraits. Si les fondateurs et les PDG d'Apple, Facebook, Twitter et bien d'autres interdisent à leurs enfants de s'approcher des médias sociaux et qu'ils les inscrivent à des écoles sans technologie, notre mission pédagogique devrait suivre ce pas afin qu'il y ait moins d'hyper connectivité. D'ailleurs, à ce moment même, c'est une tendance qui s'amorce sur la planète. La déconnexion s'impose dans le but de se recentrer sur des priorités. Dans ce cas-ci, l'éducation et la quête de sens seraient de bons arguments pour avancer dans cette direction. Maintenant, comment désigner une application comme telle?

En m'inspirant largement des idées de Zack Prager, le créateur d'une technologie qui encourage les zones sans Internet ainsi qu'un texte d'Alex Beattie<sup>6</sup>, un chercheur qui étudie les nouveaux moyens de se débrancher du web, j'ai pensé à un modèle pour le système d'éducation des cégeps. Il s'agit d'un protocole qui crée des espaces où les téléphones portables seraient bloqués sur le campus à l'exception du système d'exploitation *Omnivox*. Ce dernier est une plateforme utilisée par les collèves à la grandeur du Québec pour consulter les courriels des professeurs, les documents à vocation didactiques et les remises. Activer ce blocage volontairement favoriserait les échanges avec les autres, des aires de classe optimales et une diminution de l'anxiété et de la dépression, car les jeunes seraient en contacts réels avec leurs amis et moins en contact avec des nouvelles polarisantes. Dans cette perspective, je suis persuadé que les élèves auraient une concentration accrue et un temps de qualité en classe pour accomplir leurs travaux. Par-dessus tout, les étudiants seraient peut-être moins dépendants à leurs machines dans notre monde

---

<sup>6</sup> Alex Beattie. (2019). Les sanctuaires numériques (p. 106-117). Dans *Écrans verts*. Montréal : Beside.

numérique uniformisé. Cette stratégie serait à mon avis plus saine pour l'apprentissage et le développement de l'humanité.

Voici ce que j'ai imaginé. En s'inscrivant dans une institution collégiale, à même le formulaire d'enregistrement, l'étudiant accepterait ce protocole : un cégep sans médias sociaux ou appareil fournisseur de stimulus. Lorsque l'élève téléchargerait l'application Omnivox sur son cellulaire, il y aurait un blocage local qui s'activerait selon les périmètres géographiques du campus. Ainsi, dès que l'étudiant, les professeurs et le personnel de soutien mettraient les pieds au cégep, ils auraient accès exclusivement à Omnivox sur leur téléphone. Pour le profil arts médiatiques, informatiques qui ont besoin d'Internet en classe pour des exercices avec des logiciels en ligne, il serait disponible uniquement sur des ordinateurs fixes. Pour ceux qui ont leur propre portable, ils pourraient naviguer sur Internet strictement aux espaces désignés : dans une salle de cours, à la bibliothèque, dans des aires d'études et les bureaux.

Une seconde solution moins efficace peut être mise en vigueur si la première est jugée trop complexe et radicale. Le programme de blocage pourrait être synchronisé et automatisé avec l'horaire de cours de chacun. Par exemple, le cellulaire de l'étudiant serait bloqué seulement pour la période des cours lorsqu'ils sont sur le campus. Un enseignant pourrait aussi activer un outil de brouillage dans sa classe pour dépouiller tout signal Internet. Cependant, dans cette seconde solution, les étudiants hors cours auraient accès à Internet en permanence. La concentration serait optimale en cours, mais les élèves demeurent accros aux écrans le reste de la journée. La Fédération des cégeps devrait-elle renverser « la tendance à l'aliénation que nous nourrissons nous-mêmes à travers notre dépendance numérique »<sup>7</sup>?



Photo prise par un gardien dans un musée.

---

<sup>7</sup> Mark Mann (2019). Ibid, p. 87.

Chaque année, le gouvernement investit énormément d'argent dans les nouvelles technologies pour actualiser les institutions collégiales. Cette application en vue de la déconnexion serait pertinente pour retrouver une meilleure qualité dans notre relation au monde. Devenons acteurs de création plutôt que spectateurs du divertissement. Il est peut-être temps de reprendre le contrôle de nos vies! Cette idée de déconnexion dans l'éducation est appliquée dans le Nord du Canada à Déchinta au *Centre for Research and Learning* où l'expérience de terrain et les savoirs traditionnels sont mis de l'avant. Pour reprendre les mots de Folco, « nous devons repenser notre rapport aux technologies numériques et accroître notre autonomie face aux géants du web »<sup>8</sup>. Si ce concept est mis en place sans exception dans tous les cégeps du Québec, ce serait une avancée majeure, car ce programme de blocage aurait les bienfaits de redonner la concentration que les étudiants ont égaré avec leurs appareils à distraction et favoriserait parallèlement la désintox numérique des adolescents. En ce qui me concerne, je ne suis pas contre la technologie ni le progrès; toutefois, c'est une des solutions que j'ai imaginées à la perte de repères qui afflige nos sociétés.

Est-ce réaliste de concevoir un projet comme tel dans un avenir proche? Sommes-nous prêts à faire un changement pour une éducation plus saine pour nos jeunes?

Francis O'Shaughnessy est un artiste chercheur, docteur en études et pratiques des arts et enseignant au cégep Marie-Victorin à Montréal. Depuis 2015, il (ré)interroge les systèmes de pensée pour oser vivre autrement dans l'actuelle dynamique de la mondialisation.

---

<sup>8</sup> Jonathan Durand Folco (2019). Ibid, p. 131.